

mémoires d'une révolution industrielle

les mines de charbon de Neffiès



Mine du Bousquet, dans la vallée des Combes, septembre 1869 (Archives municipales de Neffiès)

Le département de l'Hérault renferme deux bassins houillers d'inégale importance. Celui de Graissessac, au nord du territoire, a fourni quelque 30 millions de tonnes de charbon entre la fin du XVIII^e et la fin du XX^e siècles. Timide dépôt qui s'étire sur une douzaine de kilomètres entre Fouzilhon et Fontès, le bassin de Neffiès-Roujan a nourri bien moins longtemps les espoirs de deux poignées de concessionnaires.

Le naturaliste français Antoine de Gensane fut député par les Etats de Languedoc, quelques années avant la Révolution, pour

faire la visite générale des mines et autres substances terrestres de cette province. Il consigna ses observations dans une *Histoire naturelle de la province de Languedoc* publiée à Montpellier de 1776 à 1779. Les syndics généraux lui recommandèrent spécialement les mines de Neffiès qu'il visita à plusieurs reprises : « *La montagne de la Traversière, à l'Est de Neffiès et au Nord de Caux, a été entièrement exploitée par les Anciens, et il paroît, par les marques nombreuses des anciens travaux qu'on y a fait, qu'on a tiré de cette montagne une quantité prodigieuse*

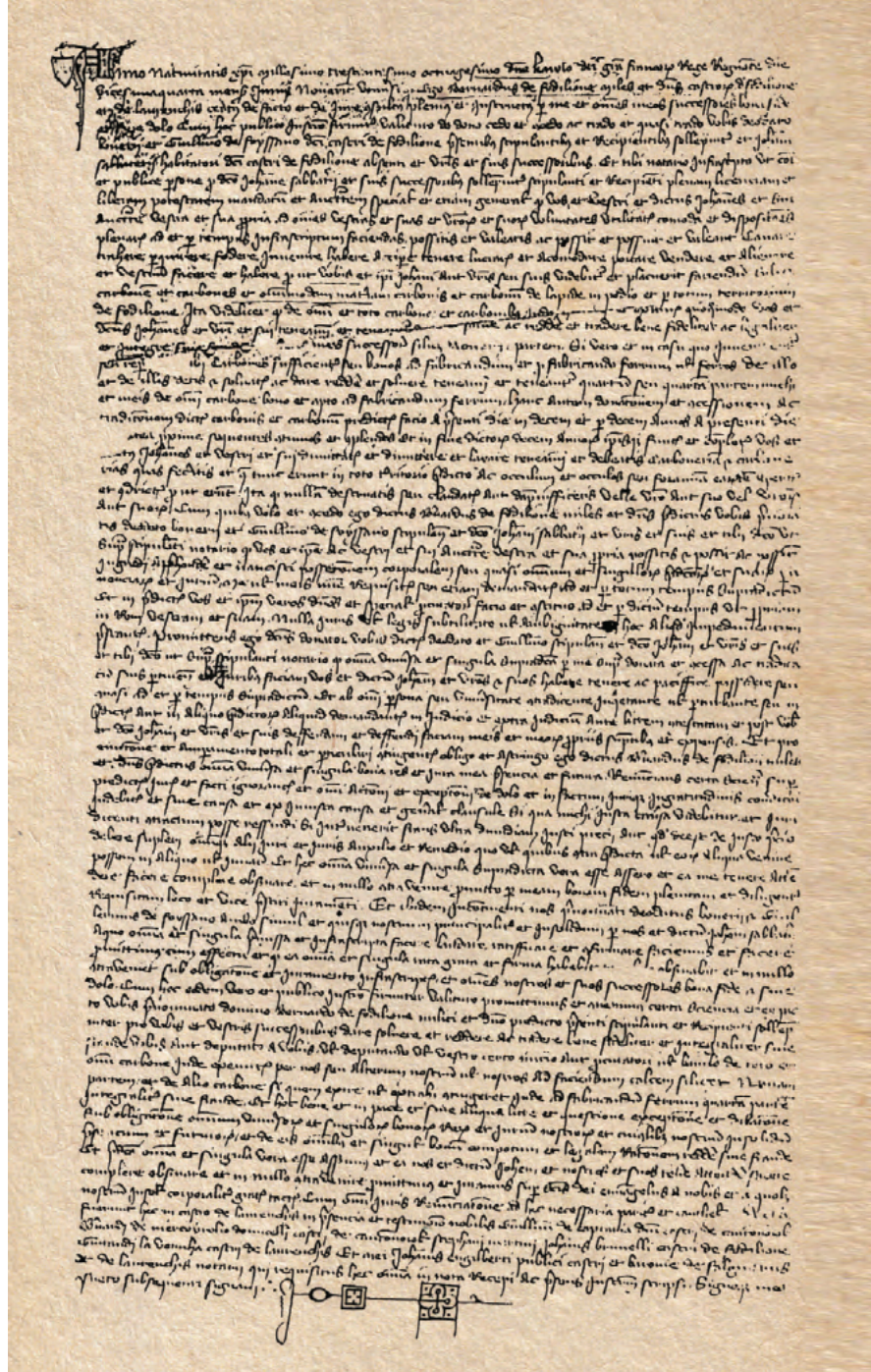
de Charbon [...] la tradition est qu'on fut contraint d'abandonner cette exploitation à cause des mofettes ou feux souterrains connus en Flandres et dans le Pays de Liège, sous le nom de Feu Brisou, et nous avons vu dans un petit imprimé qui contient la liste des miracles opérés à Notre-Dame du Grau, près d'Agde, que tous les Mineurs de Neffîs qui se vouèrent à la Ste. Vierge furent sauvés du feu de cette mine, mais que tous les autres y périrent miserablement¹ ».

Laissons à cette tradition le flou historique qui en fait le charme et penchons-nous sur les documents datés.

A l'aube de l'exploitation

La première mention connue d'une exploitation de charbon dans le bassin houiller de Neffîs-Roujan remonte à 1380 lorsque Bernard de Fouzilhon, seigneur du lieu, cède à trois de ses sujets l'exploitation de la petite mine de Mont-Mazou. Le sol à peine égratigné dut sans doute fournir très peu de minerais et il passera beaucoup d'eau sous les murs du village avant que le gisement ne fasse à nouveau parler de lui.

Au XVIII^e siècle, transformées en bateaux, brûlées dans les cheminées d'une population qui ne cesse de croître, dévorées par les fours à chaux, les forges, les verreries, les teintureries et les chaudières des distilleries, les forêts du Languedoc s'épuisent. On se met dès lors à rechercher le charbon dans tous les coins de la province et les demandes de concessions de mines se multiplient. En 1755, Jean Balguerie, riche négociant implanté à Montpellier et à Sète, s'intéresse au gisement de Neffîs après un essai malheureux du côté de Plaisan. Sur la colline de Piocal et dans le Bos de Moussu (sans doute une portion du bois du Bousquet), il poursuit à grands frais ses recherches mais se heurte au piètre état des chemins. Le 5 décembre 1757, vingt-quatre charretiers arrivés au magasin de la mine pour transporter du charbon vers Montpellier et Mèze refusent de charger, aimant mieux perdre leur



Concession de la mine de Mont-Mazou par Bernard de Fouzilhon, 1380 (Archives départementales de l'Hérault, 1 E 112)

journée que de tenter, alourdis, le chemin du retour. Balguerie meurt en 1764, à demi ruiné, et sa veuve abandonne l'exploitation. En 1766, le Toulousain Joseph Adrien de Comère, baron de la Bastide et seigneur de Neffîs, prend le relais. Il espère trouver dans la mine un revenu suffisant pour couvrir les frais d'entretien de son château neffiessois. Au bout de dix ans d'essais encourageants, de multiples démarches et grâce à l'intercession de la comtesse du Barry, Comère obtient une autorisation d'exploitation pour 30 ans. Il investit 80 000 livres

dans d'importants travaux (puits et galeries) du côté de Caylus, au nord-est du village. Neffiès exporte alors son charbon vers les distilleries d'eau-de-vie de la région.

En 1772, la seigneurie est achetée par le baron Jean-François de Poilhes qui s'installe au château et souhaite exploiter une mine au Bousquet, au nord-ouest du village. Il en obtient concession pour 30 ans en 1781 mais sur un territoire assez restreint borné par la concession de Comère.

A la même époque, des concessions concurrentes sont accordées sur des communes voisines, notamment au prieur de Cassan. Elles vont susciter rivalités et procès dont le prieur sortira vainqueur. Pourtant, les difficultés d'exploitation, l'état des chemins, la pauvreté du minerai font qu'à la veille de la Révolution aucun des exploitants n'a pu s'enrichir.

Sous l'empire des frères Giscard

En 1790, profitant des remous révolutionnaires, quelques habitants de Neffiès qu'un ingénieur ironique baptisera du doux nom d'« exploitants jardiniers », s'approprient illicitement la concession du citoyen Comère. Le baron s'éteindra en 1804 sans avoir pu recouvrer ses droits.

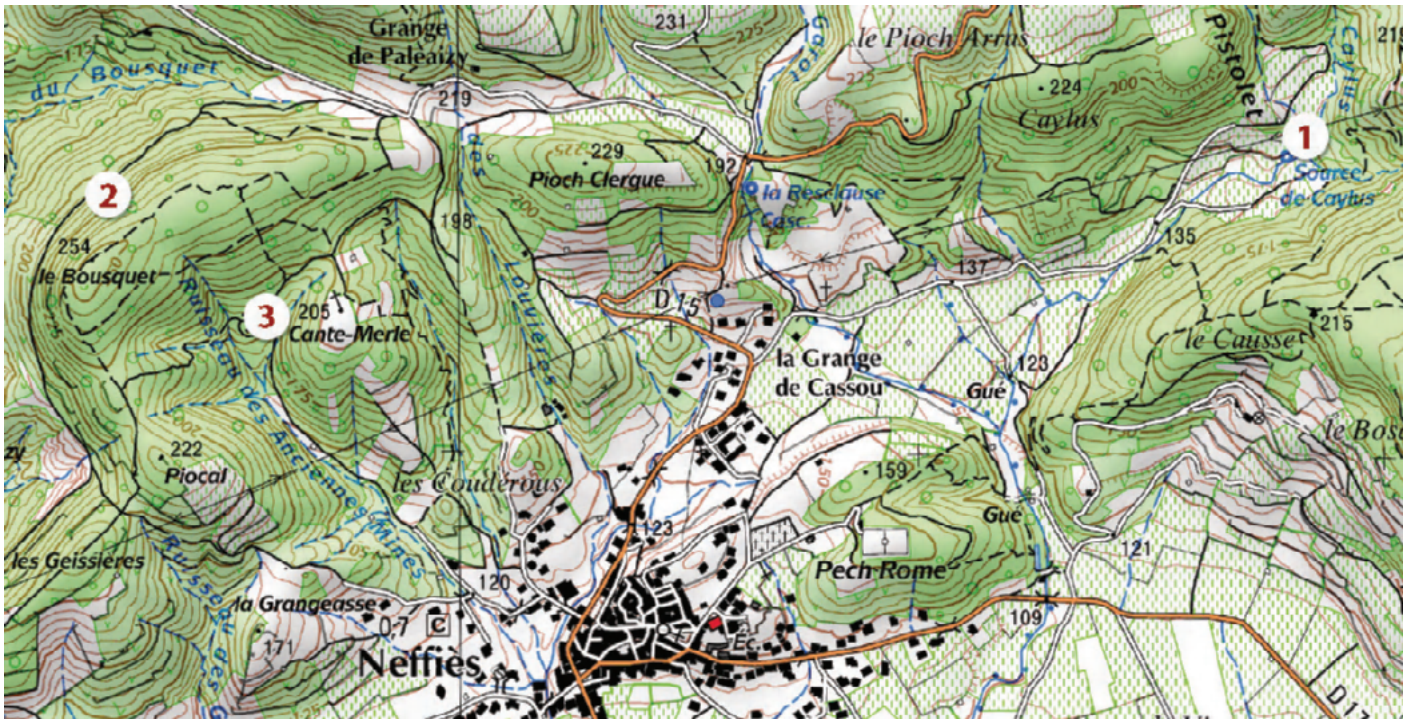
Un an avant le début de la Révolution, M. de Poilhes a affermé la mine du Bousquet aux frères Giscard. Jusqu'en 1806, date d'officialisation des actes de cession, ces riches propriétaires neffiessois vont eux aussi se heurter à de nombreuses rivalités et à bien des tentatives d'exploitation illégale. Désireux de s'agrandir, ils recevront en 1809 la concession de la mine fort délabrée de Caylus, abandonnée par M. de Comère. Elle s'avèrera décevante et marquée par la rancune d'un pilleur de mines, Pierre Peyre, qui tentera même de noyer les galeries par un détournement d'eaux pluviales. En dépit de résultats plus encourageants au Bousquet, un bilan d'exploitation effectué en 1824 montre combien l'empire des frères Giscard fut de peu de ressources, l'ensemble des mines étant alors à peu près épuisées.

Apogée et déclin

En dépit d'un statut de bourgeois et de revenus confortables, les frères Giscard n'ont pas voulu se lancer dans une exploitation en profondeur qui appelle nécessairement de lourds investissements. Les premiers pas en ce sens reviendront à un groupe de riches négociants parisiens, lyonnais et marseillais rassemblés autour du banquier Léopold Javal, figure marquante de la vie politique et financière de la capitale. La *Société civile Joseph Javal et C^{ie}* créée en 1844 devient *Société civile des Houillères de Roujan* en 1855. En dépit de travaux d'envergure et après 20 ans d'efforts pour lutter contre les continues inondations des puits, la mine de Caylus ferme en 1859. Celle du Bousquet ne donne toujours qu'un charbon médiocre descendu de la colline à dos de mulet.

Léopold Javal, député de l'Yonne, photographié en 1857 par Mayer et Pierson (Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, 4-NA-230, f° 48.)





De haut en bas

Carte des installations minières de Neffies : concessions de Caylus (1 : puits de la Providence) et du Bousquet (2 : descendant Ste-Barbe, 3 : puits des Combes) (IGN, SCAN 25°)

Plan de la concession demandée par les Sieurs Giscard et Cie pour l'exploitation des mines de houille de Caylus, 30 août 1806 (Archives départementales de l'Hérault, 8 S 124)

Lassée elle aussi, la famille Javal cède l'exploitation aux frères Pereire, grands capitalistes parisiens implantés dans les milieux financiers, industriels et politiques du second Empire, et fondateurs en 1835 de la *Compagnie du Chemin de fer de Paris à Saint-Germain*. En 1857, ils créent la *Société civile et universelle des Houillères de Roujan* avec l'intention de mener dans la concession du Bousquet des travaux d'envergure, tandis que Caylus est définitivement abandonné. Un puits de 4 mètres de diamètre est creusé sur le versant est de la petite vallée des Combes. Non sans éboulements et accidents, il atteindra en 1875 la profondeur de 338 mètres sans avoir rencontré le filon espéré. Quand le premier train fait son apparition en gare de Roujan en 1874, les mines de Neffiès ne produisent déjà plus que d'insignifiantes quantités de charbon. Les travaux seront arrêtés quatre ans plus tard et les équipements transportés à Graissessac. Les frères Pereire renoncent à leurs concessions en 1891. Malgré deux tentatives de relance en 1897 et 1900, c'est l'abandon définitif des mines de Neffiès et la fin de l'activité industrielle du village.

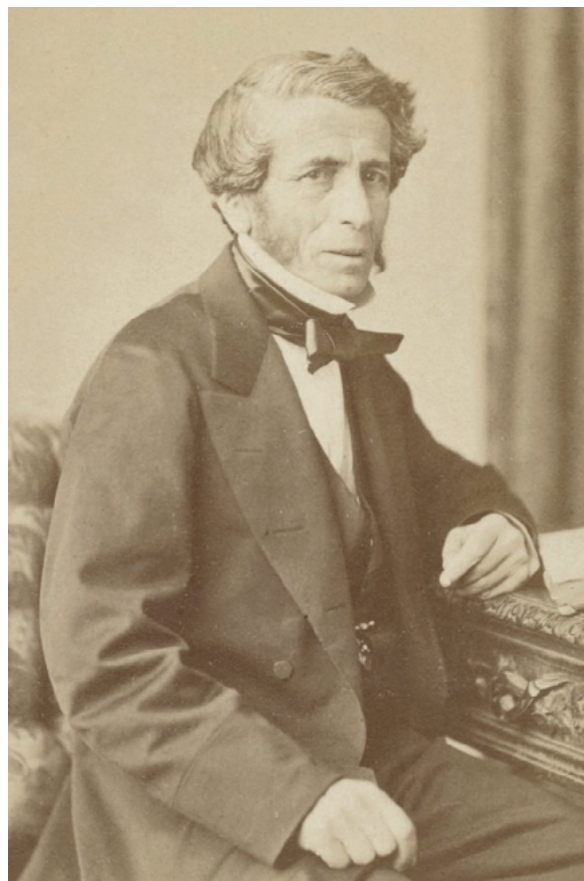
Que reste-il de ces cent cinquante années de patience, de luttes et de dépenses, d'espoirs et de regrets, animées par des barons et des comtesses, des banquiers et des hommes politiques, des négociants et des agriculteurs, des charretiers et des mineurs ? Quelques ruines de bâtiments d'exploitation dans le bois du Bousquet, des puits inondés, des entrées de galeries enfouies sous le chêne vert et le surnom de *carbonniers* que portèrent les Neffiessois au temps où fleurissaient les sobriquets collectifs.

Guilhem Beugnon

décembre 2013

Bibliographie

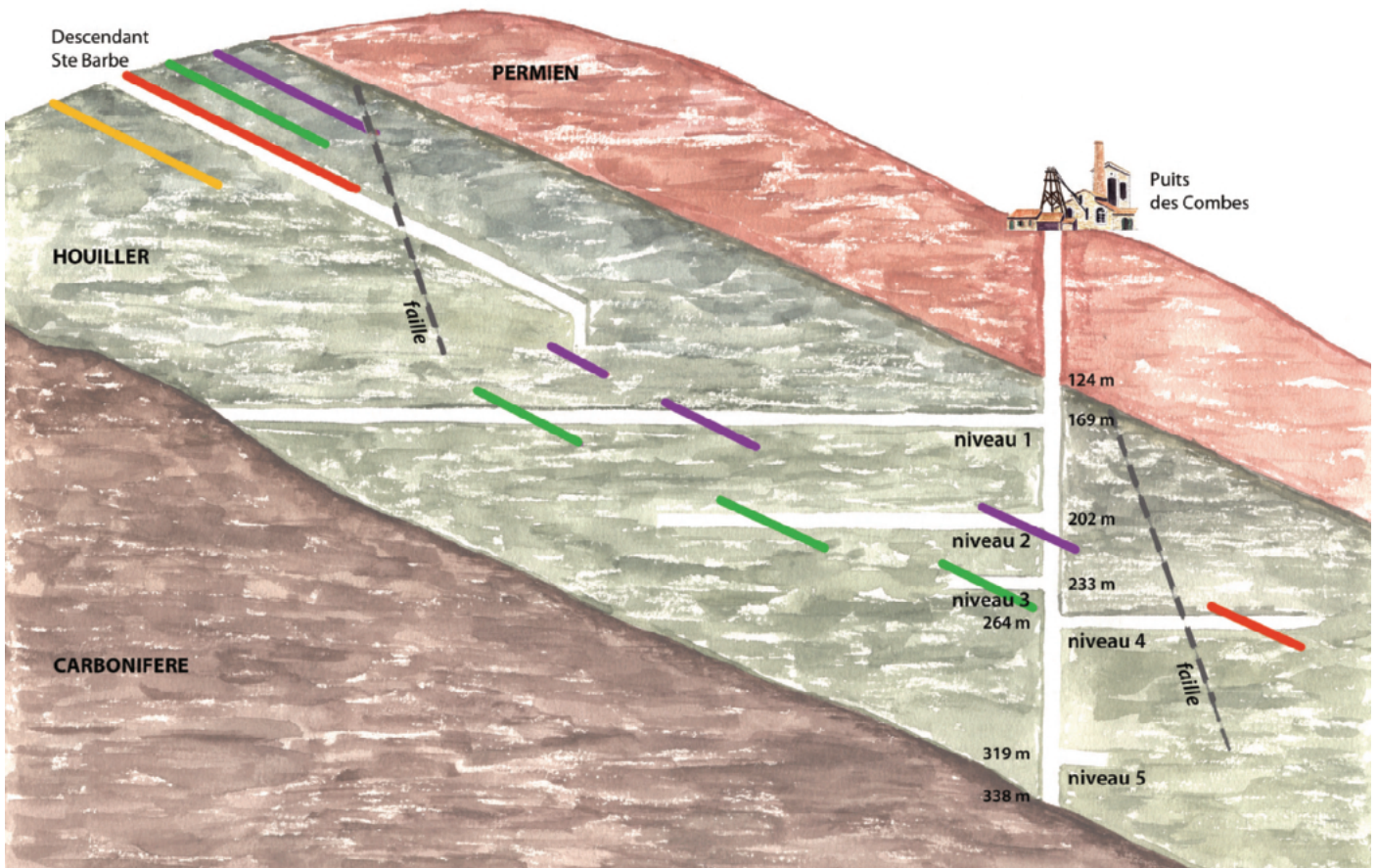
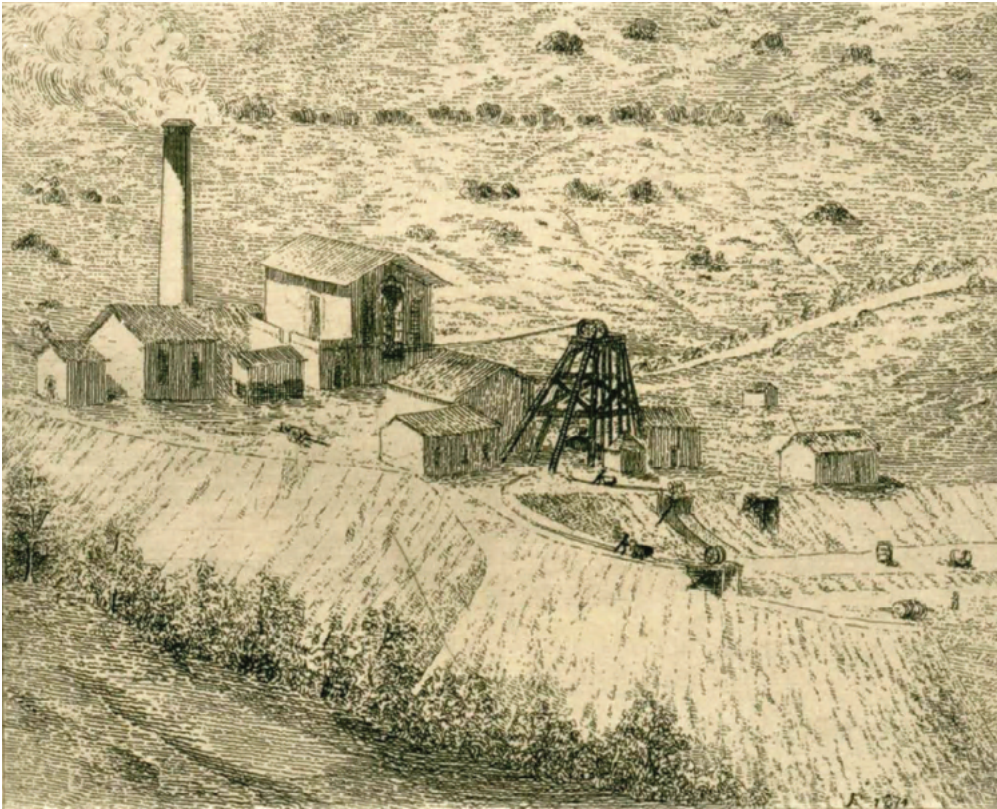
BEUGNON, Guilhem, « Le bassin houiller de Neffiès au temps de son exploitation », *Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontois*, n°46-48, 1988, pp. 42-56, n°49-50, 1988-1989, pp. 53-68 ; n° 50-51, 1989, pp. 48-63



De haut en bas

Emile Pereire photographié par Franck en 1874
(Bibliothèque nationale de France, département Société de Géographie, SG PORTRAIT-430)

Isaac Pereire photographié par Robert Jefferson Bingham
(Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, 4-NA-113, f° 58)



De haut en bas

1. Mine du Bousquet, gravure d'Albert Fabre, 1874 (Médiathèque centrale de Montpellier, Hérault_124)
2. Coupe des installations minières du Bousquet (dessin Pascale Théron)

Que reste-t-il de nos mineurs ?



de haut en bas et de gauche à droite

à Caylus

Source de Caylus : trop-plein du puits de la Providence

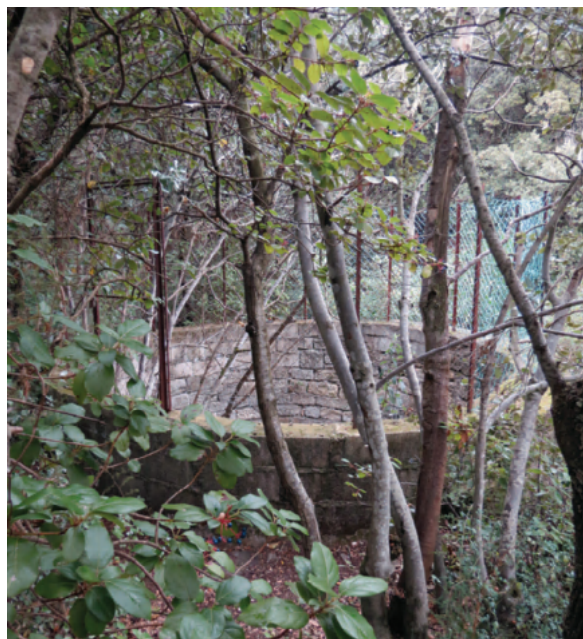
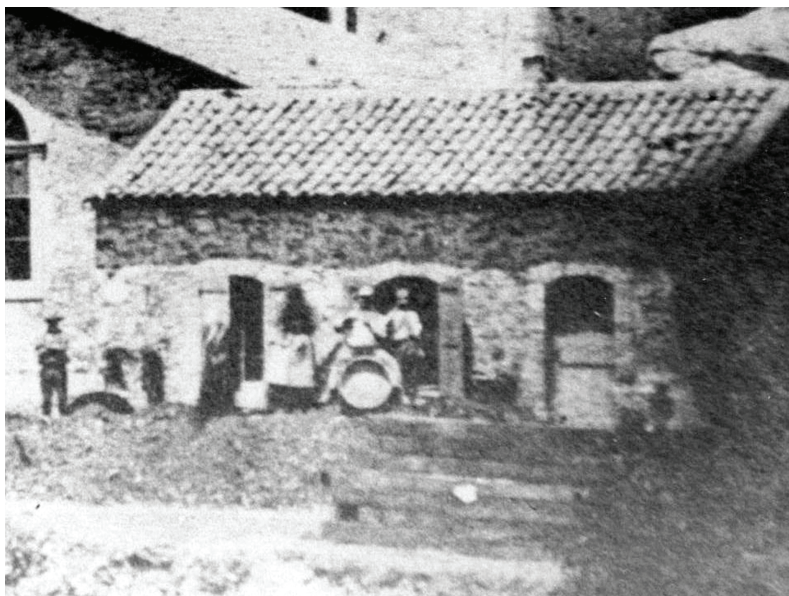
Tunnel d'accès au puits de la Providence

Puits de la Providence (129 m) exploité de 1842 à 1859

dans le bois du Bousquet

Entrée du descendant Ste-Barbe (258 m) creusé en 1842

(clichés G. Beugnon)



de haut en bas et de gauche à droite

dans la vallée des Combes

*1869, 1987, 2013... quand s'efface le souvenir
sous le couvert des chênes*

Puits des Combes (328 m) exploité de 1863 à 1878

Mur de soutènement (au premier plan de la photo de la page 1)

(clichés G. Beugnon, décembre 1987, décembre 2013)